

L'EMPREINTE

UNE ARCHIVE D'ARTISTE SOUSTRATE
AU TERRORISME D'ÉTAT

Marisa Cornejo

Préface de Roland Junod

Diapositives et œuvres d'Eugenio Cornejo

Une question

« Qu'est-ce que l'exil ? » Il est minuit en plein hiver 1997 et la petite réception organisée par l'artiste français Philippe Hernandez dans son appartement à deux rues du Zócalo à Tenochtitlan se poursuit entre conversations et shots de tequila, lorsque cette question m'est soudain adressée. J'ai alors la sensation d'être engloutie par la terre. Ce qu'est l'exil, j'ai essayé de me l'expliquer à moi-même, de l'expliquer à d'autres, ou du moins de le rendre intelligible, depuis le jour où j'ai su que j'étais quelqu'un. Mais je n'ai pas pu me l'expliquer, parce que je n'avais aucun point de référence.

Pour moi l'exil, c'était jouer pendant des heures avec mon frère à construire des véhicules où nous pouvions embarquer nos ours en peluche et tous nos jouets, nous déplacer tous ensemble et nous arrêter n'importe où, sans avoir à abandonner l'un d'eux derrière nous ;

l'exil, c'était attendre interminablement dans des lieux publics, tels que des réceptions d'hôtel, des couloirs d'aéroports, des salles d'attente d'ambassades ou de ministères de l'Intérieur, y construire des maisons avec des prospectus publicitaires sur les meubles de ces espaces impersonnels, mais attendre patiemment ;

l'exil, c'était récupérer des meubles laissés dans la rue pour aménager notre intérieur;

l'exil, c'était voir réapparaître subitement des proches, parents ou amis, puis les voir disparaître sans savoir combien de temps leur absence allait durer;

l'exil, c'était avoir peur de la «vie normale» que nous voyions se dérouler en dehors de notre maison, à laquelle nous n'aurions du reste jamais pu aspirer;

l'exil, c'était être toujours un «nouvel arrivant», avec de multiples handicaps, à qui il fallait toujours tout expliquer en partant de zéro pendant que les autres l'observaient;

l'exil, c'était avoir une mère et un père qui paraissaient idiots dans la mesure où ils ne parlaient pas la langue de l'endroit où nous vivions, et qui déprimaient ou avaient des angoisses face à de simples tâches;

l'exil, c'étaient des vacances sans fin où n'importe quel endroit était assez bon pour faire un pique-nique;

l'exil, c'était être bienvenu dans l'intimité des foyers d'autres exilés, nos amis dans quelque ville que ce soit;

l'exil, c'était être maintenu dans l'obligation de maîtriser parfaitement une nouvelle langue, et l'oublier ensuite pour en apprendre une autre en repartant de rien;

l'exil, c'était prétendre devant mes amis que c'est bien là que j'allais vivre désormais, afin qu'ils aient envie de cultiver une amitié avec moi;

l'exil, c'était ne pas avoir le droit de voir mes grands-parents, cousins, tantes et oncles, pour un temps qui excède de loin mon enfance;

l'exil, c'était, en Bulgarie, se sentir plus proche des gitans et des Turcs que des Bulgares, en Belgique plus proche des Congolais et des Italiens que des Belges;

l'exil, c'était vivre dans des appartements sociaux avec des meubles de seconde main et s'en montrer reconnaissante;

l'exil, c'était faire l'innocente à mon arrivée à Mexico, comme si je n'avais pas vu à la télé les vidéoclips de Blondie et de Bob Marley, ou les punks dans mon quartier en Belgique, comme si je n'étais encore qu'une enfant;

l'exil, c'était voir mon père retenu par la police dans chaque douane ou poste de sécurité pour la simple raison qu'il était basané alors que ma mère, qui était blanche et blonde, ne l'était pas, et faire comme si c'était normal;

l'exil, c'était apprendre à écrire avec de belles lettres manuscrites liées entre elles, changer de pays et se mettre à écrire avec des lettres séparées;

l'exil, c'était croire que si j'écrivais à mes grands-parents, ils vivraient un peu plus longtemps, jusqu'à ce que j'aie le droit de revenir dans mon pays et de les voir;

l'exil, c'était le fait que les autres avaient toujours raison et nous jamais;

l'exil, c'était arriver à l'aéroport avec un excédent de poids de valises et de bagages à main;

l'exil, c'était faire semblant, devant mes camarades d'école, que finalement je n'avais pas vu grand-chose du monde pour qu'ils ne croient pas que je fabule;

l'exil, c'était vivre des fêtes transgénérationnelles, et un peu amères, dans des stations de train ou des aéroports, au moment des adieux.

Au moment où Philippe Hernandez m'a posé la question, l'exil s'était transformé en autre chose. J'aurais tout aussi bien pu lui répondre : Nous avons quitté Santiago du Chili le 28 décembre 1973, lorsque j'avais deux ans.

J'aurais ensuite listé :

1973-1976 : Argentine (Buenos Aires, Río Cuarto, Bariloche);

1976-1978 : Bulgarie (Plovdiv);

1978-1980 : Belgique (Ghlin);

1980-1998 : Mexique (Puebla, Tenochtitlan, Coyacán, Tepoztlán);

Puis j'aurais poursuivi, si j'avais pu anticiper mon propre itinéraire :

1998-2002 : Grande-Bretagne (Londres, Canterbury, Wye);

2002-2005 : Belgique (Bruxelles);

2005-2021 : France (Ferney-Voltaire);

2021 : Suisse (Genève, Lausanne).

Mais sur le moment, je n'ai pas eu la force de répondre à sa question. J'ai insisté sur la tequila, l'ai accompagnée de cocaïne, puis je me suis réfugiée dans les toilettes pour faire l'amour avec ma meilleure amie. L'abîme intérieur était trop grand, j'étouffais si j'essayais d'en rendre compte. La seule manière de sortir de cet abîme était un chemin spirituel avec de multiples arrêts, dont l'une des étapes allait être de trouver un lieu sûr et de plonger dans les archives de ma famille.

En 1998, un rêve que j'ai intitulé *De regreso a mi casa* [de retour chez moi] m'a donné le courage de commencer ce travail. Il commence ainsi : « Je rêvais que j'entrais dans ma maison. C'était comme pénétrer dans un œuf en passant à travers son nombril, pour autant que les œufs en possèdent un. Je revenais d'un long voyage et en entrant je me trouvais face à une fête un peu décadente, avec de jeunes gens très ivres. J'étais déçue de ne pas trouver un nid ou un endroit douillet, fatiguée du long

vol que j'avais fait. C'était, malgré la beauté extérieure du foyer, un espace envahi par la douleur et la volonté d'évasion anesthésiante. Cependant c'était réconfortant d'être parvenue à faire ce trajet pour découvrir ça. C'était comme une rave party prolongée jusqu'à l'aube¹.»

1 - Cornejo, Marisa, 2013.



Crisológo, Amalia, Nora et Eugenia devant la maison de Ñuñoa, 1947.

Une famille communiste

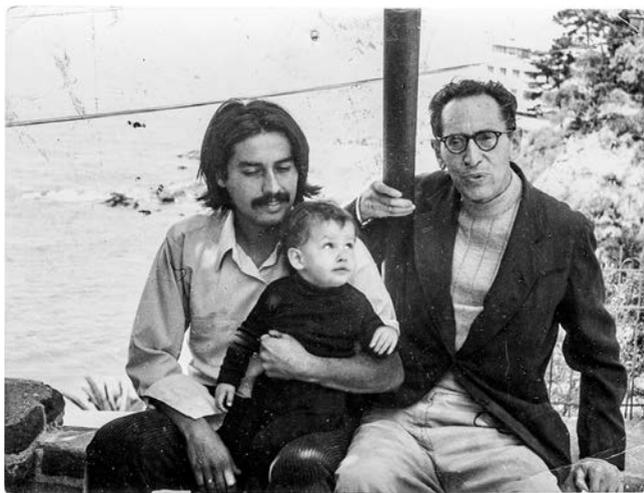
Aujourd'hui j'ouvre cette archive de mon chemin d'exil, faite de documents et de photos, fragments d'humanité qui transportent avec eux l'énergie et la poussière recueillies sur une large étendue de la planète. Cette archive, modelée par la migration forcée et la guerre froide, n'a cessé de nourrir tout au long de ma vie une quête artistique, existentielle et politique, une utopie qui se poursuit de génération en génération.

Mon nom est Marisa Carmela Nora Cornejo Gatica. Je suis née le 26 septembre 1971 à Santiago du Chili, fille aînée d'Eugenio Santiago Alberto Cornejo Arancibia et de Nora Maria Inés Gatica Krug. Mon frère Eugenio Crisólogo est né le 24 mars 1973 dans la même ville. Nous avons vu le jour tous les deux sous la présidence de Salvador Allende, enfants de l'Unidad Popular. Selon ce que m'a raconté ma tante Yoly, les Cornejo (mes ascendants paternels) sont arrivés au Chili du temps des conquistadors. L'immigration des Gatica (mes ascendants maternels) est beaucoup plus tardive, probablement en provenance du Pays basque. Mon arrière-grand-père Narcisso Gatica était chapelier et coiffeur à Victoria, dans la région d'Araucanie. Avec sa femme Paulina, ils ont eu trois enfants morts très jeunes, avant la naissance de mon grand-père Crisólogo qui restera leur seul enfant survivant. Grâce à une bourse de l'État, il

a pu compléter une formation à l'École normale et est devenu instituteur. Il était très blanc, très grand, végétarien et violoniste. Anarchiste et antiraciste avant l'heure, il a soutenu pendant ses études les mouvements de résistance mapuche² à Ránquil. Il est apparu en photo dans un journal local et son engagement soudain connu de tous l'a rendu persona non grata à Victoria. Il ne trouvait plus à se loger et c'est une collègue communiste qui lui a offert une chambre à louer et un nouvel idéal pour lequel s'engager : il restera membre du Parti communiste chilien jusqu'à la fin de ses jours. Ma grand-mère maternelle Amalia Krug fut avocate et juge ; durant sa jeunesse elle s'est battue pour le droit de vote des femmes. Mon père Eugenio et ma mère Nora furent membres des Jeunesses communistes du Chili, c'est du reste ainsi qu'ils se sont connus. Eugenio devint professeur d'arts plastiques et Nora professeure d'histoire et géographie.

Tous ces membres de ma famille ont cherché, d'une manière ou d'une autre, la « voie chilienne vers le socialisme ». Ils ont porté au pouvoir Salvador Allende, participant à la mise en place, pour la première fois de l'histoire, d'un État socialiste élu démocratiquement, de façon non violente et légale. Et tous ont été traité en ennemis du régime militaire instauré par le coup d'État du 11 septembre 1973. Tous ont dû vider leurs domiciles et fuir le Chili en nous emmenant, mon frère et moi, alors âgés de 6 et 24 mois, accompagnés de ma tante Eugenia.

2 – Les Mapuches (littéralement « Peuple de la terre » en mapudungun) sont un groupe ethnique et peuple autochtone du Wallmapu, situé actuellement entre le Chili et l'Argentine, et formant plusieurs communautés, connues également sous le nom d'Araucans (cette dernière dénomination ayant été donnée par les Espagnols aux autochtones peuplant originellement la région historique d'Araucanie).



Crisólogo avec Eugenio et moi en 1973 lors d'une sortie au bord de l'océan, quelques mois avant le coup d'État.

Un mois pour tout faire disparaître

La maison de mes grands-parents, Crisólogo et Amalia, était située place Garcia Moreno, dans le quartier de Ñuñoa, juste à côté de celle de Pedro Vuskovic, ministre de l'Économie d'Allende. Il y a de nombreuses anecdotes familiales à son sujet. L'une d'elles est que les affiches de la campagne de Salvador Allende et des drapeaux du Parti communiste étaient accrochés aux balcons et aux clôtures de la maison. Il était de notoriété publique qu'elle avait servi de refuge à de nombreux militants de l'Internationale communiste, et qu'elle avait servi comme local de réunion pour le P.C. chilien pendant des années. C'est aussi depuis cette maison que mon grand-père s'occupait de la coordination de la revue *Educadores del Mundo*. Un bureau occupé en permanence par une secrétaire était dédié à cette revue internationale, léniniste, avant-gardiste, financée par la Fédération syndicale mondiale (FSM).

Lorsque la junte a lancé, dès le 13 septembre, une purge pour éradiquer le pays du «cancer marxiste», il était certain que la maison de mes grands-parents allait être perquisitionnée. Ce n'était qu'une question d'heures : celle des Vuskovic avait subi ce sort le jour même du coup d'État. Selon les récits, Vuskovic avait eu le temps de fuir, mais une de ses filles fut arrêtée avec

son mari, et ils furent forcés de laisser derrière eux leur bébé. La maison est restée abandonnée durant des années.

Le jour suivant, les autorités militaires ont envahi l'Université technique, où travaillait ma mère. C'était une faculté notoirement communiste, où avait été organisée une résistance armée. Ils y ont fait prisonniers 600 professeurs et étudiants (ma mère n'y était pas ce jour-là, occupée avec moi et mon frère et cherchant à contacter son père) et les ont mis en détention dans un complexe sportif, l'Estadio Chile. C'est là qu'ils ont, deux jours plus tard, torturé et assassiné d'une manière démonstrative et cruelle le chanteur emblématique de la gauche chilienne Víctor Jara qui faisait partie des enseignants résistants.

Les terrifiantes journées qui suivirent furent consacrées à détruire les livres, les piles de tracts, les affiches et une multitude de documents entassés sur de longues années dans la maison de mes grands-parents en les déchiquetant jusqu'à ce qu'ils deviennent de petits bouts de papier illisibles à jeter dans les toilettes. Il s'agissait de les faire disparaître sans allumer un feu susceptible d'attirer les hélicoptères survolant la ville.

Des années plus tard, ma tante Eugenia, sœur de ma mère, m'a raconté une anecdote. Pendant ces journées que les adultes passaient à déchirer des papiers, elle se souvient m'avoir vue imiter leurs gestes : je prenais un morceau de papier au-dessus du cabinet et le réduisais en morceaux minuscules en gazouillant : « Allende ! » J'essayais d'aider.

Une autre histoire de cette même période que j'ai entendue encore petite, est celle d'une photo du Che cachée derrière une gravure vietnamienne, en démontant et remontant le cadre. Il y a d'autres anecdotes qui se terminaient inmanquablement en rires lorsqu'on les rapportait, notamment celle où ma grand-mère Amalia et ma grand-tante Julia – les « fourmis Krug » –,

épuisées par la tâche de vider la bibliothèque de mes grands-parents, finirent par transporter des caisses entières de littérature marxiste dans la maison de ma tante Julia, moins suspecte de sympathie communiste, avec l'idée de les brûler les jours suivants. Mais le chaos était tel que lorsque cette maison fut elle aussi perquisitionnée, les fameuses caisses étaient encore au fond de la cour, intactes. Par chance, c'étaient les premiers jours du coup d'État et le militaire qui fouillait le jardin n'est pas allé jusqu'au fond de la cour.

Une autre histoire de panique liée à cette période concerne la revue *Educadores del Mundo*. Au moment du coup d'État, la préoccupation principale de mon grand-père était de ne savoir que faire des 5000 dollars qui étaient parvenus en sa possession, à titre de fonds versés pour la revue par la Fédération internationale syndicale de l'enseignement. Mon grand-père voulait absolument rendre cet argent à l'organisation. En me racontant cette histoire, ma mère précisait qu'en ces circonstances, personne n'aurait songé à rendre de l'argent à qui que ce soit; les gens s'activaient avant tout à sauver leur propre vie, c'était un chaos total. Mais pour Crisólogo, militant communiste exemplaire, obéissant et stoïque – il avait dénoncé dans un article «les gens qui vivent du travail des autres» et les «parasites qui ne connaissent pas la valeur du travail» –, le fait de détenir cet argent sans être en mesure de poursuivre la publication de la revue représentait une véritable ignominie. Je me souviens d'un mot qui, lorsqu'il était prononcé chez nous, constituait l'insulte suprême: «C'est un opportuniste!» La personne à qui cela s'appliquait était aussitôt condamnée à la liste noire. Pour toutes ces raisons, mon grand-père ne pouvait rester en possession des 5000 dollars. Alors mon père, artiste et homme pratique de la

famille, creusa un trou dans le pied d'une chaise pour y cacher l'argent maudit. Plus tard, mon grand-père a pris le chemin de l'Argentine avec dans ses bagages le pied de chaise qu'il a ensuite confié, avec son contenu, à quelqu'un qu'on n'a jamais revu.

Dès le 13 septembre, la junte avait dissout le congrès, suspendu la constitution et interdit les partis politiques. Les libertés publiques ont été supprimées, l'état d'urgence proclamé et le couvre-feu instauré. Ma mère m'a raconté que la Faculté des sciences de l'éducation du Chili, *El Pedagógico*, où elle et mon père travaillaient, avait été fermée et était surveillée par d'importants effectifs militaires. Personne n'osait s'en approcher. Les anciens employés du campus ainsi que les étudiants étaient condamnés à passer leur chemin et à regarder de loin. Le 28 septembre, tous les recteurs d'universités furent remplacés par des militaires chargés d'éliminer les opposants au régime. Des listes noires furent établies avec des complicités intérieures, des collègues dénonçant des collègues. Mes parents figuraient sur ces listes. Ils ont été exclus de l'Université, radiés du jour au lendemain de l'institution qui avait fait leur vie, à laquelle ils avaient confié tous leurs espoirs et leurs combats. La seule lumière dans cette débâcle fut un coup de fil de leur amie Suzy Castor, les pressant de fuir et leur offrant un point de chute au Mexique. Mais le 11 octobre 1973, tout s'est effondré.

11 octobre 1973

L'évaluation des dangers encourus s'avérait impossible. Nous nous rendrons compte plus tard que la maison de mes grands-parents était protégée par le fait qu'ils étaient établis depuis longtemps dans le quartier et qu'ils étaient estimés et respectés de leurs voisins. Mes parents, en revanche, venaient de s'installer à quelques blocs de mes grands-parents, dans un appartement rue Banco de Chile, et y étaient encore des inconnus. Loin de bénéficier de leur anonymat, ils allaient en subir le préjudice.

C'est finalement l'appartement de mes parents qui a été perquisitionné, dans la nuit du 11 octobre 1973. Quinze jours auparavant, mes parents avaient eu une très mauvaise idée, l'idée fatale de lancer une invitation en prenant prétexte de mon anniversaire, le 26 septembre, pour voir leurs amis, s'assurer qu'ils étaient toujours en vie et prendre de leurs nouvelles. Ils imaginaient qu'une innocente fête d'anniversaire dissiperait les soupçons, alors que la télévision ne cessait de diffuser des annonces invitant la population à dénoncer les responsables du « cancer marxiste » et à signaler tout mouvement suspect. Ma mère m'a raconté que les invités étaient arrivés sans moustache, signe d'appartenance à la gauche révolutionnaire, mais que la différence de couleur de peau était bien visible puisqu'ils venaient de la

raser, et qu'ils avaient en plus choisi de se cacher derrière des lunettes noires, achevant ainsi le déguisement le plus naïf que l'on puisse imaginer. Sans cacher sa colère, elle précisait dans son récit que c'était l'amant de la voisine, une collègue de mon père, qui les avait dénoncés peu après cette visite.

Avec ses talents de menuisier, mon père achevait de me construire mon premier lit (qu'est-il devenu, ce lit? Je n'y ai jamais dormi) et ma nounou Margarita était en train de me coucher dans mon berceau devenu trop petit, lorsque les soldats ont fait irruption le soir du 11 octobre. Aux dires de ma mère, je fus témoin de toute la fouille; j'étais en chemise de nuit et déambulais dans l'appartement en observant tout, pendant que les militaires jetaient tous les livres au sol, dans le corridor, le salon, les chambres. Les livres étaient leurs ennemis déclarés. C'est d'ailleurs ce qu'ils fouillaient en premier puisque c'étaient les livres, avant tout, qui les renseignaient sur leurs lecteurs. Et le premier qui trahissait le « cancer marxiste » était *El pensamiento político de la derecha* de Simone de Beauvoir. Les vieilles revues étaient inspectées feuille par feuille par l'un des officiers à la recherche d'éventuelles notes ou de découpes. Pendant tout ce temps, mon père était placé face au mur, les bras levés. Il y avait plein de types de la brigade mobile, un groupe assigné à la répression policière, d'énormes gaillards armés avec des manteaux militaires et des casques de couleur olive. Celui qui commandait la patrouille avait un comportement bestial, m'a-t-on dit, paraissant ivre ou drogué. C'est ma mère qui lui avait ouvert la porte: « Et vous, d'où venez-vous? » avait-il hurlé. Tout cela se passait sans mandat de perquisition et sans qu'aucun nom ne soit décliné. « Nous travaillons à l'université! » avait répondu ma mère – ce qui était une manière de signifier: « Nous travaillons dans la fabrique du marxisme. »

Pendant que le commandant tenait sous sa garde Eugenio, les bras toujours plaqués au mur, ma mère se déplaçait avec les hommes armés en surveillant ce qu'ils faisaient, demandant et donnant des explications, au fur et à mesure qu'ils allaient de pièce en pièce en examinant absolument toutes nos affaires. Elle pouvait se permettre un certain aplomb, car dans la société chilienne la ségrégation de classe est également raciste, et ma mère est blonde et instruite : ils ne la touchèrent pas³.

Le butin de leur fouille était constitué de nos passeports, d'une caméra soviétique, d'un portrait photographique de Patricio Romano, secrétaire du Parti à Osorno, des carnets des voyages que ma mère avait écrits dans les années 1960 en Bolivie et à Cuba, et d'un flacon rempli de boules d'argent que mon père utilisait pour faire de l'orfèvrerie mais qui constituait pour eux la preuve qu'il voulait fabriquer une bombe. Et il y avait bien sûr le livre de Simone de Beauvoir. Ma mère s'est mise à hurler lorsqu'ils ont enlevé Eugenio : « Ne le prenez pas ! Ne le prenez pas ! » dans l'espoir d'alerter les voisins et de provoquer un scandale. Plus tard, ma mère m'a confié qu'il était également dans son intention d'être entendue par la voisine et son amant qui les avait dénoncés afin qu'ils réalisent la douleur qu'ils avaient causée. Qui sait si ses cris ont ainsi sauvé des vies ? Ils furent certainement la raison pour laquelle les voisins du dessus, une famille juive, ont envoyé leurs enfants aux États-Unis le lendemain même. Quant à moi, je n'ai pas pleuré pendant tout ce temps : « Un petit ange », dira ma mère.

3 – Helia Molina a été emprisonnée et interrogée en 1974 par la DINA [la police politique chilienne pendant la dictature militaire d'Augusto Pinochet] alors qu'elle était enceinte de cinq mois : « J'ai été détenue quelques jours. Mais j'ai eu de la chance, ils ne m'ont rien fait. J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet et je crois que c'est parce que c'est un pays très raciste : les yeux verts et les cheveux blonds m'ont aidée. Ils m'appelaient < docteur > quand ils m'interrogeaient. Mais les personnes plus humbles, les personnes avec la peau plus foncée et les cheveux noirs, ils leur criaient dessus, ils les frappaient. » Olivares, Marisol, 2014.

Mon père a été embarqué dans un fourgon (ou une jeep) qui accompagnait les véhicules militaires parqués à l'extérieur. J'ai eu droit à d'autres versions de ces événements, qui sont en fait des synthèses de récits et de souvenirs dont il existe plusieurs variantes. La vérité doit être quelque part parmi elles. Impossible à dénouer par crainte de blesser les témoins si l'on demande des détails ou qu'on insiste pour résoudre des contradictions. Tout le monde s'accorde sur le fait qu'il y avait déjà une personne dans le véhicule, jouant le rôle de codétenu, mais dont nous supposons qu'il s'agissait en fait d'un agent formé aux techniques enseignées à l'École des Amériques⁴ et chargé de soutirer des informations à mon père. Ma mère m'a rapporté que ce soi-disant détenu – qu'elle a toujours appelé *Pena* [« chagrin » en espagnol] mais qui selon mon père se nommait Peña – avait déclaré à Eugenio à peine installé dans le fourgon (ou la jeep) qu'il avait été arrêté, quant à lui, pour avoir eu en sa possession des plans de la ville de Santiago et des formules d'explosifs. Elle précise qu'au cours des interrogatoires successifs auxquels Eugenio a été soumis sous la torture, on lui a toujours imputé la possession des documents « explosifs » de Peña, alors que les pièces à conviction bien réelles, saisies dans notre maison, n'auraient jamais été mentionnées. Mon frère, lui, croit savoir qu'au cours des séances de torture subies par mon père, on l'a questionné sur les noms qui apparaissaient dans les fameux carnets de voyage de ma mère datant des années 1960. Mon père m'a rapporté que Peña, bien que n'ayant jamais été conduit à la

4 – L'École des Amériques pour la coopération de sécurité [Western Hemisphere Institute for Security Cooperation ou WHINSEC], anciennement nommée École des Amériques [*Escuela de las Américas*], est un centre d'enseignement militaire créé en 1946, géré par le Département de la défense des États-Unis et situé depuis 1984 à Fort Benning près de Columbus en Géorgie après avoir longtemps été à Fort Gulick, au Panama. Elle est célèbre pour avoir enseigné aux militaires latino-américains les doctrines de contre-insurrection et inculqué l'anticommunisme. Nombre de militaires ayant par la suite organisé des coups d'État et instauré des junte ont été formés.

torture, était toujours placé avec lui, d'abord dans la même cellule au poste de police, puis dans un second lieu de détention qu'il n'a jamais pu identifier, ou encore dans le même vestiaire du *Estadio Nacional*, ce qui était étrange puisque les prisonniers étaient placés par ordre alphabétique, et qu'il y avait forcément des détenus dont les initiales du nom de famille étaient situées entre le C de Cornejo et le P de Peña. Son attention avait toujours été attirée par cette anomalie s'ajoutant au fait qu'ils avaient été libérés le même jour.

Bien des années plus tard, je suis allée voir *Le baiser de la femme araignée* avec mon père au ciné-club de Puebla (Mexique). Ça devait être en 1994 ou 1995. C'est là, en sortant de la projection, qu'il m'a raconté pour la première et la seule fois de sa vie des détails sur sa détention, tels que je les rapporte ici, en axant son récit sur Peña, qui avait joué dans son cas le même rôle que le codétenu Molina pour Arregui dans le film de Babenco, à savoir celui du compagnon d'infortune infiltré pour gagner la confiance d'un suspect plus important, prisonnier politique et membre d'un groupe révolutionnaire. Le miroir de la fiction lui avait permis de mettre des mots sur le traumatisme.

Ma mère m'a raconté, bien des années après les événements également, que la terreur et la paralysie provoquées par l'arrestation de mon père l'avaient laissée dans un état de choc prolongé, sans qu'elle puisse dormir ni manger pendant des jours. Lorsqu'elle se réveillait, elle n'avait de cesse de retourner à ses cauchemars. Mais elle ne pouvait se rendormir et l'angoisse la rattrapait : la réalité lui étant devenue insupportable. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai vécu les quelques jours qui ont suivi mon deuxième anniversaire avec une mère absente et un père disparu, ma nounou Margarita restant mon seul lien avec le

monde réel. J'ai eu plus tard le sentiment que depuis ce jour-là ils n'étaient jamais revenus complètement ni l'une ni l'autre.

Après un premier moment de peur et de paralysie (de quelques heures ou quelques jours, je n'ai jamais pu éclaircir la question), ma mère a rejoint ma grand-mère paternelle Hilda, pour l'informer des événements et toutes deux sont parties à la recherche d'Eugenio dans les commissariats, les hôpitaux et les morgues, sans succès. Finalement, une semaine après l'arrestation le 19 octobre 1973, un général de haut rang, qui avait été un ami d'enfance de Hilda et de son frère, leur a donné rendez-vous à l'École militaire de Santiago, convertie en siège du nouveau pouvoir. Lorsqu'elles ont été introduites, terrifiées, ne sachant pas comment elles avaient pu entrer là, ce général les a invitées à s'asseoir. Au-dessus de son bureau, une immense carte de Santiago avec des points rouges disséminés représentant les lieux de détention.

— Je suis désolé Hilda, je suis sûr qu'il doit s'agir d'une erreur. Comment s'appelle ton fils ?

— Eugenio Santiago Alberto Cornejo Arancibia.

— Eugenio ! Comme ton frère !

Il questionna ma mère au sujet de mon père, se contentant de noter qu'ils étaient des universitaires et après quelques informations complémentaires obtenues auprès d'un subordonné, il prit le téléphone.

— Sait-on où est le détenu Eugenio Santiago Alberto Cornejo Arancibia ?

Long silence.

— Oui, on sait.

— Où ?

— *Estadio Nacional.*

— Peut-on le libérer ?

Long silence.

49

— Oui.

En raccrochant le téléphone, il se tourna vers ma mère et ma grand-mère en s'excusant encore :

— Allez immédiatement au Stade. Il sera libéré.

Ma mère m'a décrit l'état dans lequel elle a traversé Santiago avec ma grand-mère. Deux forces que tout séparait se retrouvaient alliées autour du destin d'un disparu : l'une, Hilda, dépolitisée, admiratrice des traditions britanniques et appartenant à la classe moyenne du centre, et l'autre, Nora, ma mère, marxiste engagée, lectrice de Simone de Beauvoir, féministe et progressiste. Je les imagine côte à côte dans la petite Citroën 2CV blanc crème de ma mère, filant à toute allure dans les rues de Santiago.

Le hasard a fait qu'en chemin elles sont passées devant la maison des Kirberg au pied de laquelle les femmes de la famille chargeaient une voiture. En hâte, elles ont échangé quelques paroles sans descendre de la 2CV. Les Kirberg avaient été avertis que leur père et mari, recteur de l'Université technique, détenu lui aussi, était sur le point d'être emmené dans un endroit très froid, et elles empaquetaient des habits chauds. Ma mère avait de son côté eu connaissance du projet de déportation par une conversation saisie au vol au cours de son entrevue à l'École militaire. Elle a interrompu rapidement l'échange en répondant : « Oui, je sais, sur l'île Dawson⁵. » Impuissante à aider davantage, elle a poursuivi sa route.

5 - L'île Dawson, bout de terre australe chilienne d'une superficie d'environ 1290 km² au climat antarctique, est située à 100 km au sud de la ville de Punta Arenas. Après le coup d'État de 1973, l'île a été utilisée comme lieu de détention pour les prisonniers politiques.

À leur arrivée au Stade, ma mère raconte qu'elle a repéré un groupe de prisonniers qui venaient d'être libérés, sortant par la porte principale. Elle connaissait bien l'endroit, étant venue régulièrement les jours précédents parmi la foule des familles de détenus, pour guetter du mouvement ou apercevoir quelque chose à travers les grillages. Mon père faisait partie du groupe de prisonniers. Dans un mouvement désespéré, elle est montée sur le trottoir avec sa 2CV et lui a hurlé, complètement hors d'elle: «Monte vite, on part!» Il a grimpé dans la voiture, très amari-gri, et ils sont repartis à toute vitesse jusqu'à l'appartement, rue Banco de Chile.

La nounou Margarita avait sans doute préparé un repas. Hilda n'a fait qu'un commentaire à propos de son fils dont le souvenir est resté gravé: «S'il avait été moins laid, il aurait pu être militaire.» Ma mère répète seulement qu'elle l'a trouvé dans un état lamentable: «*El estaba pésimo* [il était au plus bas].» Mais elle n'a plus aucun souvenir à partir de ce moment. Tout s'effondre, il n'y a plus que de la douleur.

Au mois de décembre 1973, ma mère fut convoquée par un tribunal militaire. Il s'agissait des fameuses pièces à conviction trouvées dans notre maison le jour de la perquisition. Dans le journal de ma mère, il y avait des notes relatives à ses voyages à Cuba et en Bolivie dans les années 1960. Le flacon rempli de petites boules d'argent était aux yeux des militaires – «Ces imbéciles», disait ma mère – un cocktail Molotov, et la caméra était «soviétique». Ma grand-mère Amalia, qui fut l'une des premières femmes avocates du Chili, conseilla à ma mère de se présenter accompagnée d'un avocat réputé et politiquement neutre, ami de la famille. Il faut se souvenir qu'à cette période de nombreuses personnes se sont présentées aux autorités militaires et ne sont

jamais réapparues vivantes. Ma mère et l'avocat Nurieldin Hermosilla sont donc allés au tribunal. « J'avais mis mon plus bel habit: une minirobe de style hindou », a toujours précisé ma mère. Cette robe, je l'ai souvent portée dans ma jeunesse, une pièce magnifiquement bordée de petits miroirs cousus dans le tissu et, depuis toute petite, je retourne à cette image de ma mère marchant dans cette robe jusqu'à l'École militaire sous le soleil accablant de décembre. Suite à de longues négociations, la meilleure issue qu'ils purent obtenir fut de quitter le pays dans les 48 heures. S'ils l'avaient refusée, ma mère aurait été placée en détention sur-le-champ.



En partance de l'aéroport de Santiago du Chili le 28 décembre 1973. Ce genre de photographies était vendu à l'aéroport aux familles qui prenaient congé des voyageurs. C'est ma tante Silvia Poblete Krug qui l'a achetée. Elle m'a raconté que mes grands-parents, dévastés par notre départ, ne se sont pas aperçus de la présence du photographe.

Le jour des Innocents

En une seule journée, Eugenio et Nora ont appelé leurs amis dans le monde entier. Le Mexique était la destination qu'ils auraient préférée; mon grand-père et ma mère y étaient allés une fois et ils aimaient ce pays. Mais le Mexique avait rompu ses relations avec le Chili, il n'y avait pas moyen d'obtenir un visa. D'autres ambassades étaient barricadées, assiégées par les candidats à l'exil et il était dangereux d'essayer d'y entrer. Finalement mon grand-père Crisólogo est parvenu à joindre Arturo Dominguez à Buenos Aires: «Arturo! Nora et Eugenio doivent sortir du Chili dans les 24 heures, peux-tu les accueillir?» Dominguez était un camarade communiste, leader du syndicat des enseignants, ami intime de la famille. Il a offert de nous héberger dans son appartement du quartier de Palermo qu'il pouvait libérer en emménageant temporairement chez son compagnon. Mes parents ont bouclé leurs valises, et ont fait don de leurs possessions les plus précieuses à leurs amis et parents. Petite, j'ai souvent entendu l'inventaire de ces objets dans la bouche de ma mère à chaque fois que nous étions en situation de pénurie et d'épuisement. Nostalgique, elle dressait la liste des meubles, plantes, lampes et autres objets qu'ils avaient rassemblés avec mon père ou fabriqués de leurs mains et égrenait les noms des personnes à qui ils avaient été donnés.

En l'écoutant, je voyais ces objets défiler devant mes yeux, les reconstruisant en imagination.

Nous avons pris l'avion pour Buenos Aires, mes parents, mon frère et moi, le 28 décembre 1973, jour des Innocents. Il me semble que mes tout premiers souvenirs remontent à ce départ. Le premier est un moment situé quelques jours auparavant : je suis dans les bras de quelqu'un et j'observe tout à hauteur d'adulte. En face de moi, il y a une grande table ronde avec une nappe aux motifs fleuris. Grâce à des photographies découvertes plus tard, je sais que nous sommes dans la maison de ma tante Julia à Los Andes ; c'est le jour où nous sommes allés prendre congé de mon grand-père Crisólogo qui s'était caché dans cette ferme située à 70 kilomètres au nord de Santiago quelques jours après le coup d'État. Mon grand-père avait survécu à la dictature d'Ibáñez en 1927 durant laquelle il avait dû entrer dans la clandestinité, et savait comment se cacher, mais lorsque nous sommes arrivés pour les adieux, nous l'avons trouvé dans un état d'abattement total. Personne ne savait qu'il allait pouvoir nous rejoindre en Argentine quelques mois plus tard.

Je me trouve dans cette vieille maison de campagne, enveloppée par une chaleur sèche et douce, par l'odeur de la pastèque et j'ai le sentiment, en regardant cette grande table ronde, d'éprouver pour la dernière fois l'amour et l'unité de notre clan. Mon second souvenir c'est l'intensité de la lumière à l'intérieur de l'avion. Une lumière qui laisse une empreinte indélébile dans mes sens – quelque chose d'insolite se passe, quelque chose est en train de se couper en deux, il y a un avant et un après. C'est peut-être mon frère qui pleure sans cesse dans l'avion, les gens qui nous regardent, je sens que mes parents ont envie que cela

se termine au plus vite. La lumière est si intense que tout ce qui est matière paraît très lourd.

55

Mes parents avaient l'espoir que Buenos Aires ne serait qu'une étape sur le chemin du Mexique. Pourtant nous y avons vécu dans la peur pendant trois ans, dans un état de choc permanent. En arrivant dans la capitale argentine, immense comparée à Santiago, sans la famille étendue, sans nounou, dans la chaleur suffocante de l'été austral, mes parents se sont trouvés face à une situation pour laquelle ils n'étaient pas préparés. Je ne me souviens pas de mon père à ce moment-là. Il était absent, invisible, atone, pendant que ma mère s'agitait en démarches continuelles pour trouver des papiers, du travail, un visa. Pour la première fois de sa vie, elle a dû aussi s'occuper de nous nourrir, nous laver, nous coucher, nous habiller, mon frère et moi. Elle avait trente-trois ans et ne savait pas se préparer du riz. Une image est restée gravée dans ma mémoire : désespérée de ne pas parvenir à nourrir mon frère qui ne supportait pas le changement de goût de ses petits pots, ma mère l'a attaché sur sa chaise et a tenté de lui faire avaler de force la bouillie de marque argentine au milieu des hurlements.

Parmi les tentatives pour trouver une issue à la situation, il y eut une visite auprès de l'ambassadeur du Mexique, qu'on savait solidaire envers les réfugiés chiliens et auprès duquel nous étions introduits par un ami de mon grand-père, Gérard-Pierre Charles, membre de l'Internationale communiste. Nous nous y sommes rendus tous les quatre, moi dans les bras de mon père et ma mère avec mon frère en poussette. L'Argentine traversait une période difficile : en ce mois de janvier 1974, le troisième gouvernement Peron était embarqué dans une lutte à mort entre les *Montoneros*, groupe armé issu de son aile révolutionnaire, et

les caciques du pouvoir incarnés par le « sorcier » Lopez Rega avec ses escadrons de la Triple A⁶. L'ambassade avait offert un refuge à des leaders de la dissidence révolutionnaire. Ma mère m'a décrit le bel édifice ancien où s'entassaient une multitude de gens, de policiers et de gendarmes, tous en situation d'attente: une « scène dramatique ». Nous avons réussi à avoir une entrevue avec l'ambassadeur, qui s'est du reste montré très aimable. « Voyez ce qui se passe ici! Prenez patience, nous allons résoudre votre cas, mais voyez vous-mêmes tout ce qui se passe ici », nous dit-il.

6 -L'Alliance anticommuniste argentine (AAA ou Triple A), fondée par José López Rega, était un escadron de la mort actif en Argentine lors de la « guerre sale » dans les années 1970. Parmi les 30 000 victimes de cette guerre, on estime qu'environ 1500 sont imputables à la Triple A.

Auratic flows

En juin 2014, j'ai décidé de numériser l'archive de mon père, scannant durant un mois les diapositives dont je souhaitais me servir pour ce livre. Je me suis dit que ce serait la meilleure manière de me sortir de cette folie. J'ai eu la sensation d'achever quelque chose en passant huit heures par jour dans ce laboratoire de l'École d'art de Genève, à défricher, déchiffrer et agrandir ce matériel visuel de plus de mille pièces qui avait traversé quarante ans d'exil. C'est ainsi que j'ai retrouvé les photographies du Stade national de Santiago, celles de la gare de Plovdiv (Bulgarie), les lieux mêmes où j'avais choisi de réaliser un an auparavant mes performances de la série *La Huella*.

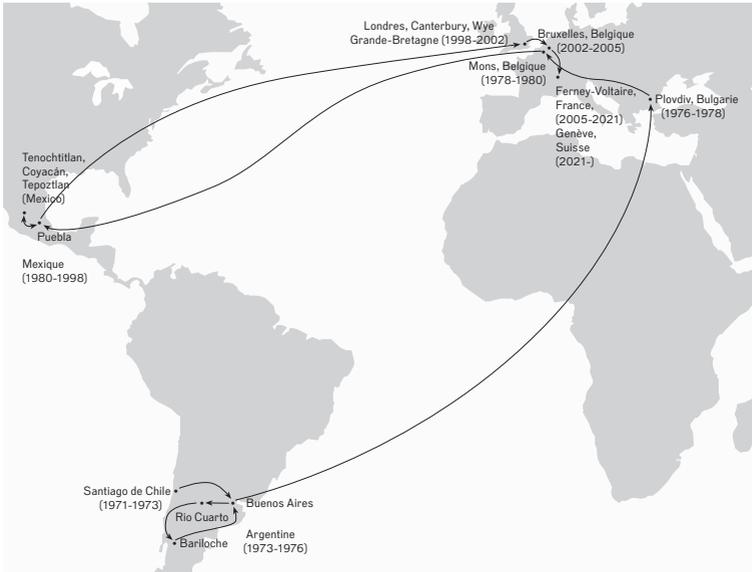
La preuve qu'Eugenio avait été atteint au plus profond de son corps se trouve dans ces archives, sur des diapositives prises au cours du mois de janvier 1974 dans l'appartement du quartier de Palermo. La boîte indique, au feutre rouge comme pour avertir d'un produit toxique : « Appartement d'Arturo, B. Aires. » Toute la série est floue et bleutée. Sur une prise, nous sommes sur la balcon de l'appartement. Eugenio est assis dans un coin, adossé à la balustrade métallique, nous tenant serrés sur ses genoux, moi blottie sur son épaule et mon frère s'agitant dans ses couches. Sur une autre image de la série, le visage de mon père apparaît déformé par la douleur, absent. Il a une manière

bizarre de ne pas regarder la caméra, il s'accroche à mon corps et à celui de mon frère. La fragilité de son corps à lui, sur ce petit balcon, me fait mal. (Qui sommes-nous? Nous sommes au bord d'un abîme, et nous nous photographions nous-mêmes.) Sur une autre image encore, mon frère et moi regardons par la fenêtre, l'air triste, comme si nous attendions le retour de tous les autres, de tous ceux que nous avons laissés au Chili. J'ai deux ans et lui neuf mois, nous sommes encore si innocents et nous attendons vraiment que quelqu'un arrive.

Un sentiment de profonde solitude envahit mon corps. Ces images me rendent malade, elles sont toutes plus floues les unes que les autres, comme si les adultes en état de choc étaient soudain incapables de se servir correctement d'un appareil photo. Un intense bleu brumeux s'étend à l'infini, hors de la mise au point. Quand prendra-t-elle fin, cette ouverture vers l'infini, se terminera-t-elle un jour?



Entre 2013 et 2015, j'ai réalisé six performances dans des lieux liés aux blessures de mon exil, parmi lesquels la gare de Plovdiv (La Huella 4, 2013) et l'Escotilla 8 [guichet 8] du Stade national de Santiago (La Huella 5, 2013). L'action, de durée variable et réalisée avec ou sans spectateurs, consiste à réimprimer sur papier les plaques de linoléum gravées par mon père en Bulgarie en 1977 en utilisant mon corps à la fois comme blanchet (surface de transfert) et comme cylindre de pression.



Trajectoires de l'exil.